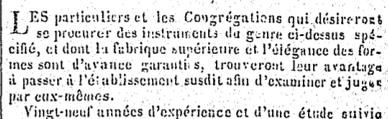


LIVRES NOUVEAUX

BIOGRAPHIE DU CLERGE CONTEMPORAIN, par un Solitaire, 10 vols. 12 avec 120 portraits. ANNEE DE MARIE ou pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu, suivis de méditations sur plusieurs des principales vérités de la Religion; 2 vols. 12 figures. HISTOIRE DES PRINCIPAUX SACRIFICATEURS DE LA MERE DE DIEU, par M. l'abbé Pouget, 2 vols. 12. EXPLICATION DES EPIGRAMES DE SP. PAUL, par une analyse qui découvre l'ordre et la liaison du traité; par une paraphrase qui expose en peu de mots la pensée de l'auteur; par un commentaire avec notes pour le dogme, pour la morale et pour les sentiments de piété; par le P. Bernardin du Pichiquy; 4 vols. 12. L'HOMME D'ORATION, ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, par le P. Jacques Nouet, 10 vols. 12. MEDITATIONS SELON LA METHODE DE ST. IGNACE, sur la vie et les mystères de N. S. J. C. 5 vols. 12. MEDITATIONS DE S. ANSELME, Archevêque de Cantorbéry et Docteur de l'Eglise, Paris 1848, 2 vols. 12. En vente chez E. R. FABRE et Cie, 3, Rue St-Vincent. 2 mars 1852.

SAMUEL R. WARREN

No. 10, RUE SAINT JOSEPH. FABRICANT D'ORGUE DE TOUTE DESCRIPTION ET DE TOUTE GRANDEUR POUR EGLISES ET SALONS. LES particuliers et les Congrégations qui désirent se procurer des instruments du genre ci-dessus spécifiés, et dont la fabrication supérieure et l'éclatance des formes sont d'avance garantis, trouveront leur avantage à passer à l'établissement susdit afin d'examiner et juger par eux-mêmes. Vingt-neuf années d'expérience et d'une étude suivie de son art, ont mis le maître de cet Etablissement en état de contribuer aux diverses améliorations déjà introduites dans la structure des orgues et des forts-pianos, et de faire concurrence en cette ligne aux fabrications de ce pays et de l'étranger. Pour les particuliers ou les Congrégations des paroisses de peu d'étendue, qui ne seraient pas à même d'acquiescer des orgues de grande dimension, l'HARMONIUM et le AEOLION sont parfaitement de mise, parce qu'ils sont moins susceptibles de dérangements (par la perfection actuelle de leur structure) que les Orgues et les Forts-Pianos, et coûtent très peu. N. B.—On fait les instruments, ou les accorde, ou les répare à court avis. Malgré qu'on produise encore à un certain degré de Congrégations qui achètent de véritables boîtes à sifflets (sous le nom d'ORGUES POUR EGLISES) construites par des ouvriers du commun qui ont à peine une précoce des notions qu'exige la réparation des Orgues, et qu'ainsi, lorsque la vérité s'est fait jour, elles aperçoivent qu'elles ont donné leur argent en pure perte, ce n'est sans aucun rapport au travail à désirer que celui de remodeler et de faire un objet passable d'une chose ainsi faite que l'on désigne du nom d'ORGUE. Montréal, 10 Septembre 1851.



ORNEMENTS D'EGLISE, ETC., ETC. COMMANDES POUR L'EUROPE. J. Soussignol informe très respectueusement M. les Curés, qu'il recevra avec beaucoup de reconnaissance, les ordres qu'on voudra bien lui confier pour LITRES, ORNEMENTS D'EGLISE ou tous autres objets, qu'on désiraient faire venir d'Europe, il espère que tous ceux qui honoreront de leur confiance, auront à se féliciter de lui avoir donné la préférence, vu que son agent, M. Joseph CHAMASSE de Québec, qui vient de partir pour l'Europe, en fera lui-même le choix, et qu'il peut lui adresser ses commandes à J. B. ROLLAND, No. 3 Rue St. Vincent. 9 février 1852. DR. GLOBENSKY, Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 91. Montréal, le 19 septembre 1851.

voir soin que la terre soit bien nette, afin que les graines de foin ne soient pas mêlées avec celles des mauvaises herbes. Nous ne doutons pas que les cultivateurs qui n'ont pas produits eux-mêmes leur graine de mil, n'aient introduit sur leurs terres des herbes nuisibles qui autrement, ne s'y trouveraient pas, particulièrement la marguerite des prés, une des herbes les plus nuisibles que nous connaissons dans ce pays.

—Prix des œufs à Washington, d'après les gazettes: d'une demi-piastre à une piastre, la douzaine, probablement selon qu'ils sont plus ou moins gros, ou plus ou moins frais.

—Café de Glonds (Blancs). Prenez des glands bien sains et bien mûrs; débarrassez-les de leur écorce; jattez les amandes; séchez par degrés et torréfiez les ensuite à vaiseant ferme, ou dans un rô-issir, en les remuant continuellement. Il faut avoir grand soin de ne les point trop rôir ou brûler, ce qui serait un grand inconvénient. Ces amandes moules et employées comme le café, à la dose de demi-once par prise, forment une boisson fort agréable. Cette recette est recommandée par un fameux médecin allemand, comme un aliment sain, nourrissant et fortifiant.

Française nature à la Crème. Prenez une chopine de bon lait que vous faites tiédir sur le feu; mettez-y, en remuant le lait, gros comme un pois de bonne présure, que vous délayez avec du même lait. Faites prendre votre caillé sur des cendres chaudes, en le couvrant et mettant aussi des cendres chaudes sur le couvercle. Quand le caillé est bien pris, vous le mettez dans un petit panier d'osier, garni d'une toile fine, et lorsqu'il est bien égoutté vous le pressez dans le compotoir, ou autre vase creux, et le servez avec de la bonne crème et du sucre fin.

Mariés:

A Rigault, le 17, par Messie J. Seguin, frère de Pépouse, M. Hyacinthe Cholet a demoielle Julie Seguin tous deux de l'endroit.

Décédés:

Le 8 janvier dernier, à la Calédonie, M. Ferdinand Lorange, de la paroisse du Cap-Saint-Jacques, ci-devant commis à Québec.

Ce jeune homme, impatient de se créer une fortune, abandonnant tout et s'expatriant dans l'espoir de ramasser un peu d'or. Mais le ciel qui se joue des projets des hommes le fit descendre dans la tombe au moment où ses vœux semblaient devoir se réaliser. Tournant par une fièvre violente, il expira en regrettant ce qu'il avait de plus cher, ses parents, ses amis et sa patrie.

ANNONCES

A VENDRE

ARENTE ANNUELLE, FONCIÈRE, au Village de Providence, dans la Paroisse de St-Hyacinthe au Sud de la Rivière Yamaska, dans l'endroit le plus agréable du Nouveau Village de Providence, un grand nombre d'EMPLACEMENTS de 50 pieds de front sur 90 pieds de profondeur, bordés de rues de 45 pieds de largeur. La vente aura lieu à St-Hyacinthe le 25 Avril prochain à 10 heures A. M. Le numéro de chaque emplacement sera assigné à chacun des intéressés par le billet qu'il tirera.

PAR BALLOTAGE.

Le montant de la rente annuelle sera seulement de Trois Piastres par emplacement, payables au commencement de chaque année de propriété. Pour plus amples renseignements s'adresser au propriétaire. Ed. CREVIER, Ptre. St-Hyacinthe, 2 Mars 1852.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

MM. les membres du Bureau des Examineurs Catholiques du District de Montréal, s'assembleront à la Salle d'École de l'Évêché, mardi le 2 Mars prochain, à neuf heures précises A. M. pour procéder à l'Examen des Instituteurs qui désirent se procurer d'un diplôme. F. X. VALADE, S. B. E. Longueuil, 20 fév. 1852.

AVIS.

UN jeune homme, muni de bonnes recommandations désirent se placer comme Instituteur. S'adresser à l'Évêché. Montréal, 24 fév. 1852.

phème. L'exhibition de cet instrument les a remplis d'horreur et d'indignation. Ne voulant pas abuser de votre complaisance; je m'abtiens de raconter d'autres faits semblables et de les commenter.

Ce que je viens de dire suffira pour démontrer combien nous avons à souffrir de l'Église protestante dont les ministres, particulièrement dans cette ville, depuis le premier jusqu'au dernier, montrent le plus d'acharnement dans cette guerre infernale faite à la religion catholique.

La sympathie active dont nous ressentons chaque jour les effets de la part du noble épiscopat de France, qui combat pour la liberté de l'éducation catholique avec un zèle et une énergie dignes de ses prédecesseurs dans l'époque la plus florissante de l'Église, m'engage à lui offrir mes remerciements les plus empressés et de me dire votre très humble serviteur.

↑ JEAN, Archevêque de Tuam.

—On lit dans le même journal: "La lutte engagée en Angleterre entre les ouvriers machinistes et les fabricants s'envenime chaque jour davantage. Les proportions du conflit grandissent à mesure que les orateurs de meetings enflamment les imaginations. Il ne s'agit plus de régler les heures de travail que des journaux donneront aux fabricants qui les emploient ni de savoir si l'ouvrage sera payé à la pièce ou à tant par jour. La question s'est élevée plus haut. Voici en quels termes on la pose: "Le vieux temps de la féodalité, où le baron avait une propriété dans la personne de celui qu'il employait, est bien loin de nous; mais les grands industriels de notre époque ont hérité de son esprit, car ils cherchent à s'approprier nos personnes et à en disposer; ils veulent enchaîner nos intelligences en nous "enlevant tout moyen d'amélioration morale."

"De pareilles déclarations suffisent elles à mettre en évidence la pensée des meneurs auxquels les ouvriers obéissent? Leur but est de pousser la classe ouvrière à la guerre contre la puissante féodalité industrielle que la sif des richesses et le protestantisme ont créés en Angleterre. On ne saurait prévoir jusqu'à quelle limite le travailleur se laissera entraîner par les théories de M. Newton; mais il est incontestable que la question sociale domine la crise industrielle, qu'une grève prolongée enfantera la misère et la faim le désespoir.

"Le différend des machinistes contre les fabricants disparaît devant les griefs généraux de l'ouvrier contre le maître. Les machinistes n'ont fait que donner le signal; ils sont le prétexte bien plutôt que les héros du combat. Des efforts inouïs sont faits dans tous les centres industriels pour pousser les ouvriers des divers états à entrer dans la coalition. On ne leur dit peut-être pas encore que s'ils se groupent en nombre assez considérable pour être les plus forts, ils prendront ce qu'on leur refuse; mais on leur donne très clairement à entendre.

"L'histoire nous a appris depuis longtemps comment les Anglais entendent la philanthropie; l'Irlande nous dit de quelle façon ils comprennent la justice. Les événements ne tarderont pas à nous faire connaître quel est le respect de la classe ouvrière pour la féodalité industrielle. Ce respect si vanté du pauvre pour le riche n'est peut-être bien chez nos voisins que la peur de la potence."

(Du Journal d'Agriculture.

Lorsqu'on peut avoir de la pierre ou de la brique à un prix modéré, ou ce qui vaut presque autant) faire de la brique cuite ou séchée au moyen du soleil, ces matériaux doivent être préférés au bois pour bâtir, particulièrement si on a le moyen d'y mettre quelque chose de plus, quoique nous soyons portés à douter qu'il faille un déboursé plus considérable. Il est assez rare qu'on ne puisse pas se procurer de la pierre commodément; mais si on ne pouvait pas, plusieurs fermiers pourraient s'unir pour faire de la brique, ou cuite au feu, ou séchée au soleil. Nous avons vu, dans le Haut-Canada, de bonnes maisons construites avec de la brique séchée au soleil,

et nous sommes certain que ces briques seraient d'un aussi bon service dans le Bas-Canada, pourvu, comme de raison, que les fondations fussent de pierre. Elles seraient plus chaudes, plus durables, et auraient une meilleure apparence, si elles étaient blanchies à la chaux, que des maisons en bois. Il y en a qui pensent que l'incendie est moins à craindre, quand les bâtiments sont éloignés l'un de l'autre, que quand ils se touchent, ou sont très rapprochés: cela peut être vrai, dans certains cas, mais nous avons vu des bâtiments éloignés les uns des autres, qui neus ont paru être plus en danger de passer par le feu que s'ils avaient été contigus. Quand on est soigneux et qu'on se sert de lanternes ou de lanternes bien faites pour aller de nuit aux bâtiments, on n'a pas beaucoup à craindre du feu; et, à tout événement, aucun fermier ne devrait négliger d'assurer ses bâtiments, quand il peut le faire, moyennant une somme modique, à quelque bureau d'assurance mutuel. Avant d'ériger des bâtiments de ferme, ceux qui en ont les moyens, feraient bien de se procurer un plan de quelque espèce entendue, et de prendre le temps de le bien considérer. Ce qui pourrait coûter un plan serait plus que compensé, quand même il ne serait pas suivi exactement. Quand on a un plan de ce genre, on peut y corriger des défauts, dont on ne se serait pas aperçu, si on ne l'avait pas eu. Un architecte donnera les vrais principes d'après lesquels il convient de bâtir, ce que d'autres ne pourraient faire que rarement, quoiqu'ils puissent faire des changements utiles dans un plan qui leur serait proposé.

Les bâtiments de ferme les plus solides, les mieux disposés et les plus convenables que nous ayons vus sont ceux du major Campbell, de St-Hilaire; ils sont tous de pierre ou de brique, et couverts de fer-blanc. Nous admirons volontiers qu'il y ait peu de cultivateurs en état de bâtir dans le même style; mais nous sommes convaincus que cet établissement offrirait une leçon utile à tout cultivateur qui le verrait, quand même il n'aurait pas cent livres courant à employer en bâtiments. Tous les arrangements sont judicieux on pour mieux dire, parfaits. Il y a, pour les bêtes à cornes des étables et des boîtes, tenus parfaitement nets. Les bergeries, étables à porcs et poulaillers sont tous très bien disposés et arrangés de manière que la peine de nourrir et soigner les animaux se réduit à très peu de chose, en comparaison de ce qu'elle est ailleurs. Les écuries et les étables sont éclairées et aérées autant qu'il le faut; il y a des égouts et des bassins ou réservoirs pour conserver l'engrais liquide, et le fumier est à couvert jusqu'à ce qu'il soit charrié dans les champs. La dépense que fait le major Campbell est certainement celle d'un riche propriétaire, mais il a le mérite de la faire judicieusement sur son domaine, au milieu de sa seigneurie, et il donne par là une preuve convainquante de la haute estime qu'il fait de l'agriculture, et de l'opinion favorable qu'il a du Bas-Canada, comme pays agricole; nous dirons même que la dépense patriotique et libérale qu'il fait sur ses terres ne peut manquer d'encourager des hommes riches et distingués à venir s'établir dans ce pays et à suivre son exemple. Qui osera dire que la dépense que fait le major Campbell à la campagne n'aura pas une influence beaucoup plus favorable sur le progrès et les prospérité du Canada, que s'il avait employé les mêmes fonds à bâtir des belles maisons à Montréal, pour y résider? Le bon exemple qu'il donne, à la campagne, ne se borne pas à sa belle basse-cour et à ses beaux et bons bâtiments; il s'étend encore à son excellent système d'économie rurale. Il n'est pas de cultivateur qui ne gagnât beaucoup à prendre pour modèle le système du major C., et nous pouvons dire à tous les "agriculteurs pratiques" travaillant de leur mains, qu'il n'y a aucun parmi eux qui soit plus vigilant que ce monsieur, et plus constamment attentif à tout ce qui se fait, comme à tout ce qu'il y a à faire sur son établissement.

—Nous avons le plaisir de pouvoir dire qu'un bon nombre de cultivateurs ont commencé à semer du trèfle et autres graines de foin, branche d'industrie agricole qui a été presque entièrement négligée jusqu'à présent, dans le Bas-Canada. Tout ce qu'il y a à faire, c'est d'a-

—A moi!
—Oui, maître.
—Et t'a-t-il dit son nom?
—Il se nomme Castruccio.
—Castruccio! dit le jeune homme; un petit rouge avec de gros sourcils et une cicatrice à la figure; l'air méchant, n'est-ce pas, Malko?
—Oui, maître; très méchant et rouge; des favoris; et beaucoup.
—Tu le connais donc, Charles, dit sa sœur avec inquiétude.
—Non, pas précisément, ma chère Nella, mais je l'ai vu plusieurs fois à Sienna... et puis, qui n'a pas entendu parler des érudits du signore Castruccio, membre du Mont des réformateurs... mais que peut-il me vouloir, à moi, complètement en dehors de leur politique, de leurs intrigues, à moi, qu'ils doivent regarder comme un ennemi?
—Et pourquoi cette inimitié de leur part, mon frère? jamais, peut-être, vous n'avez eu de relations ensemble.
—Mais n'est-ce pas, Nella, que depuis peu notre plus cruel ennemi, un Salembeni, il y aura aussi pour les Montanini guerre et persécution; répondit amèrement le jeune homme.
—Et pourtant, que leur avons-nous donc fait, tous les deux, sainte Vierge! s'écria en pleurant la jeune fille. Nous ne pouvons, même involontairement, les avoir offensés...
—Non, Nella, non; mais nous subissons la terrible, inexorable loi de la solidarité hu-

maine, qui veut pour les enfants le châiment des pères.... Malko écoutait, étonné. Montanini se retourna brusquement vers lui: —Va chercher ce Castruccio; tu l'amèneras ici; dans un instant je suis à lui. —Sèche tes pleurs, Nella; rassure-toi, ma sœur; à force de souffrir, nous épuiserons peut-être le breuvage tout entier... Alors nous pourrions jeter fièrement un regard sur le passé, car nous l'aurons vaincu; viens, et en priant, ce soir, demande pour nous deux la force et la patience. —Sous prudent, Charles, répondit sa sœur en l'embrassant, et supporte avec calme cette visite. —L'adversité m'a bien éprouvé déjà, ma sœur, mais ce qu'elle a de plus rude pour moi, c'est le contact révoltant d'hommes comme ce Castruccio, sorti des fanges de Sienna... Au surplus, je tâcherai d'accepter cette nouvelle épreuve. A ces mots, ils se séparèrent, et prirent chacun le chemin de leur chambre. Malko, la main dans ce qui lui servait de cheveu et la bouche entrouverte, avait écouté ce dialogue auquel il n'avait rien compris. Seulement il s'était aperçu des larmes de la jeune fille, et ses gros yeux s'étaient aussi mouillés. Après être resté un moment dans la position qu'il préférait à toutes, l'immobilité, il se résigna pourtant à remplir sa commission auprès de Castruccio; mais si lentement, que

Oreste A. Brownson, éditeur du Brownson's Review à Boston, lut mardi dernier à Cincinnati, une dissertation sur la non-intervention. Comme c'était pourchasser le lion dans son repaire, il essaya durant son allocution nombre de sifflets auxquels il fit cette réponse: "De ceci je ne fais aucun cas; Je suis ici non pour briguer vos applaudissements ou me soustraire à vos sifflets. Je suis venu pour énoncer la vérité, et si Dieu m'en donne la force, je la ferai entendre. (Applaudissements frénétiques.) Je suis un citoyen Américain, et je mériterais bien vos sifflets pour n'avoir pas le courage de déclarer librement ce que je sais être vrai." —Pittsburg Chronicle.

On sait que M. Cabot s'est fait déclarer à l'acte d'App. l'édit de Paris des condamnations prononcées contre lui pour abus de confiance. Le grand-père de l'Éclair habitait depuis ce temps la capitale de France, lorsqu'un arrêté d'expulsion le bannit dernièrement du territoire français. Cabot est donc plus libre que jamais de revenir se joindre à ses chers adeptes d'Amérique; mais le phalanstère américain n'offre guère plus de félicités que la tente du sauvage de l'Orégon. Voilà pourquoi M. Cabot préfère la civilisation des grands états où les philosophes humanitaires sont plus à l'aise sous bien des rapports.

FAITS DIVERS.

IRLANDE.

On lit dans l'Univers de Paris la lettre suivante de l'Archevêque de Tuam à ce journal: Mon cher Monsieur.

Permettez-moi de me servir de votre estimable journal pour faire passer au vénérable Evêque de Nantes, avec nos remerciements, l'expression de ma reconnaissance, pour m'avoir transmis la somme de trois mille cent francs, destinée au soulagement des pauvres de mon diocèse et des autres diocèses du sud de l'Irlande. Je suis également chargé par les autres Evêques qui ont participé au même bienfait de lui faire parvenir leurs remerciements pour un secours aussi opportun, dans un temps si plein de dangers et d'épreuves pour les pauvres d'Irlande. Parmi les divers secours offerts, de temps en temps, ont été faites par le clergé et les fidèles de France dans le but d'alléger les misères des pauvres de cette contrée, aucune n'a été plus opportune ni plus bienfaitrice que celle assidue récente. Sa distribution parmi le clergé des paroisses ou les ennemis de la religion, est-elle, par l'argent et par des vêtements donnés, de séduire les jeunes gens, leur a fourni les moyens d'augmenter le nombre des écoles catholiques, et pendant les semaines qui viennent de s'écouler, plusieurs familles qui avaient été les victimes hypocrites du prosélytisme protestant, ont répandu la joie parmi les fidèles par leur retour au troupeau de Jésus-Christ, ainsi que par leur aveu public des moyens détestables employés pour leur faire envoyer leurs enfants aux écoles, qui sont le berceau de l'infidélité et du vice.

Non contents de ces efforts tentés dans les parties les plus éloignées du diocèse, les agents de l'impopularité ont essayé de porter la guerre dans le cœur de cette cité; mais grâce au zèle du clergé et à la fidélité du peuple, ils ont essuyé une défaite signalée. Des perturbateurs de la paix publique ont été punis, la Bible en main, tantôt en cachette, tantôt à force ouverte, dans les maisons des pauvres, les forçant, avec leurs offrandes ordinaires, qui sont la nourriture, les habits et l'argent, à apostasier la foi de leurs pères. Un de ces imposteurs, exerçant son métier impie malgré la résistance des pauvres, mais fidèles habitants d'une petite maison de Tuam, montra une arme monstrueuse composée d'une baïe de plomb enveloppée dans un filet, et dont un seul coup, eût donné la mort à l'homme le plus robuste. Avec cet argument persuasif il voulait étayer ses raisonnements bibliques, quand une jeune fille d'un courage héroïque lui arracha avec force cette arme d'un nouveau genre, inconnue jusqu'ici parmi les réformateurs les plus acharnés. La baïe et son enveloppe ont été montrées dernièrement au tribunal des juges de paix, bien qu'ils soient accoutumés aux actes infâmes de ces agents de séduction et de blas-

—Votre seigneurie sait sans doute quelle est l'origine de cette haine?
—Non.
—Une chasse aux sangliers déterminait, il y a plus de cent ans, cette grande bataille, qui n'a cessé que faute de combattants, car le signore Montanini est, avec sa sœur, le seul rejeton de cette grande famille.
—Une classe aux sangliers?
—Oui, signore à une chasse générale, un de ces animaux démontés, on ne sait par qui, fut réchappé par un Montanini... Les Salembeni réclamèrent aussi l'animal... On s'échappa, on s'emporta, des injures on en vint aux coups, et la traïson d'un Montanini, dont Pépée frappa traitreusement un Salembeni; fit enfin éclater une haine qu'une rivalité de puissance et d'ambition couvrait depuis longtemps.
—Et, depuis cette époque, il n'y a pas eu de rapprochement entre les deux familles?
—Aucun, Signore!
—Et le jeune homme vit ici avec sa sœur. Ils sont seuls?
—La Signora Nella est servie par une vieille servante, transmise de mère en fille; et le signore Montanini par un nègre nommé Malko que vous avez déjà vu, et qu'il sauva de la mort, il y a quelques six ans; étant officier des galères de Venise, pendant une expédition sur les côtes d'Afrique.
—Ainsi, le jeune signore est d'un caractère difficile, demanda Castruccio, après une pause de quelques minutes?

—Fier comme un paon, signore; on dirait qu'il commande un duché.
—Et ne possède-t-il que cette propriété?
—Oui, votre seigneurie.
—Dans ce cas, murmura Castruccio, je puis réussir... Avec quelque argent, j'arriverai à mon but.
Comme il finissait de parler, le vieillard, en tournant la tête, aperçut, à travers le feuillage, les yeux brillants de Malko qui semblait l'écouter attentivement... Sans paraître s'apercevoir de sa présence, Maïla se recoucha doucement, et décrivant un rapide demi-cercle avec une baguette d'osier, qu'il tenait à la main, il la fit siffler sur la grosse tête, crêpe de Malko qui, surpris de cette brusque attaque, se retira promptement, mais non sans être aperçu de Castruccio.
Mon pauvre Malko, je ne l'ai pas fait exprès, dit le malin vieillard, en retenant un sourire de contentement.
—Que faisais-tu à nous écouter, nègre? dit Castruccio d'une voix menaçante.
—Je venais, répondit Malko, en se redressant, et regardant du côté du val, vous dire que voici mon maître, et ma maîtresse qui rentrent là-bas, au bout du jardin par la porte du bois.
—Bien! Alois va lui dire que le signore Castruccio, membre du Mont des réformateurs [1], demande à lui parler.
—Maître, dit Malko, en entrant dans un petit salon du rez-de-chaussée, où venait d'arriver Montanini et sa sœur, il y a à votre porte un signore qui voudrait vous parler.

—A moi!
—Oui, maître.
—Et t'a-t-il dit son nom?
—Il se nomme Castruccio.
—Castruccio! dit le jeune homme; un petit rouge avec de gros sourcils et une cicatrice à la figure; l'air méchant, n'est-ce pas, Malko?
—Oui, maître; très méchant et rouge; des favoris; et beaucoup.
—Tu le connais donc, Charles, dit sa sœur avec inquiétude.
—Non, pas précisément, ma chère Nella, mais je l'ai vu plusieurs fois à Sienna... et puis, qui n'a pas entendu parler des érudits du signore Castruccio, membre du Mont des réformateurs... mais que peut-il me vouloir, à moi, complètement en dehors de leur politique, de leurs intrigues, à moi, qu'ils doivent regarder comme un ennemi?
—Et pourquoi cette inimitié de leur part, mon frère? jamais, peut-être, vous n'avez eu de relations ensemble.
—Mais n'est-ce pas, Nella, que depuis peu notre plus cruel ennemi, un Salembeni, il y aura aussi pour les Montanini guerre et persécution; répondit amèrement le jeune homme.
—Et pourtant, que leur avons-nous donc fait, tous les deux, sainte Vierge! s'écria en pleurant la jeune fille. Nous ne pouvons, même involontairement, les avoir offensés...
—Non, Nella, non; mais nous subissons la terrible, inexorable loi de la solidarité hu-

maine, qui veut pour les enfants le châiment des pères.... Malko écoutait, étonné. Montanini se retourna brusquement vers lui: —Va chercher ce Castruccio; tu l'amèneras ici; dans un instant je suis à lui. —Sèche tes pleurs, Nella; rassure-toi, ma sœur; à force de souffrir, nous épuiserons peut-être le breuvage tout entier... Alors nous pourrions jeter fièrement un regard sur le passé, car nous l'aurons vaincu; viens, et en priant, ce soir, demande pour nous deux la force et la patience. —Sous prudent, Charles, répondit sa sœur en l'embrassant, et supporte avec calme cette visite. —L'adversité m'a bien éprouvé déjà, ma sœur, mais ce qu'elle a de plus rude pour moi, c'est le contact révoltant d'hommes comme ce Castruccio, sorti des fanges de Sienna... Au surplus, je tâcherai d'accepter cette nouvelle épreuve. A ces mots, ils se séparèrent, et prirent chacun le chemin de leur chambre. Malko, la main dans ce qui lui servait de cheveu et la bouche entrouverte, avait écouté ce dialogue auquel il n'avait rien compris. Seulement il s'était aperçu des larmes de la jeune fille, et ses gros yeux s'étaient aussi mouillés. Après être resté un moment dans la position qu'il préférait à toutes, l'immobilité, il se résigna pourtant à remplir sa commission auprès de Castruccio; mais si lentement, que

ses jambes semblaient se déifier mutuellement, pour savoir laquelle des deux irait la moins vite, et supporterait le plus tard possible le énorme tronc dont elles étaient chargées.
—En vérité, ce n'est pas malheureux, négro, s'écria durement Castruccio, dès qu'il l'eut aperçue; je croyais que ton maître voulait me faire coucher ici.
—Il vous attend là-bas.
—Où, là-bas?
—Chez lui.
—Ah! murmura Castruccio, il paraît que le signore Montanini est trop grand seigneur pour venir au-devant de moi, —à l'ons, marche, noir, je te suis.
Arrivés devant la maison, Malko introduisit Castruccio dans le petit salon, en lui disant que son maître ne tarderait pas à l'y rejoindre.
Lorsque Montanini entra dans le salon, Castruccio, qui s'y promenait avec un patinoir, lui fit d'un air protecteur une légère inclination de tête.
—A quelle circonstance dois-je l'honneurable visite du signore Castruccio, dit le jeune homme en faisant un salut un peu raide?
—Le signore Montanini sait sans doute que je suis son plus proche voisin, répondit Castruccio d'une voix mielleuse.
—J'ignorais que j'eusse ce bonheur, Monsieur... (A continuer.)

PENSEE.

L'hypocrite méchamment affecte la modération, par le faire de plus larges blessures. (Montaigne.)